



# Peur de jeunesse, peur de société

Kazumasa Akaike\*  
Professeur de droit

Ce petit article traite de quelques aspects de la délinquance au Japon, en examinant deux problèmes récents. « *La jeunesse est l'âge du ressentiment* ». Mais sa manière de l'exprimer est assez différente à l'autre bout du monde.

Chaque fois que je pense à la délinquance des jeunes, je me souviens des mots du directeur d'une Maison de rééducation du Japon du Nord, que j'avais visité avec mes étudiants, il y a déjà plus de 10 ans. A la question naïve d'un de mes élèves qui voulait connaître la « *différence* » entre les jeunes délinquants et eux, jeunes étudiants, il répondit après un long silence : « *Je crois qu'il n'y a pas beaucoup de différences... Mais, s'il y en a une, c'est peut-être ce sentiment d'échec qu'ils partagent avec vous mais qui est beaucoup plus profond pour eux. En effet, ils croient avec fermeté qu'ils n'arriveront à rien quoique qu'ils fassent. Même le mineur sûr de lui, qui vient ici en souriant après avoir commis une série de crimes atroces* ». Si dans ce centre on propose comme programme aux délinquants d'aider les personnes âgées et les handicapés, c'est avant tout pour leur redonner confiance dans leur capacités, en leur faisant découvrir le fait qu'il y a des gens qui ont besoin de leur aide et qui les pensent indispensables dans la société. Ce sont les activités pour la socialisation de jeunes délinquants.

A la base de la réflexion de cet homme de terrain, on peut trouver l'idée selon laquelle la société porte la responsabilité fondamentale de la réhabilitation des délinquants. Peut être d'une part, parce qu'elle porte comme une sorte de douleur de fabriquer les facteurs criminogènes et d'autre part, de désigner les délinquants comme tels et d'avoir à les repousser aux marges de la société. Par ailleurs, chacun sent la possibilité de devenir délinquant dans des conditions aussi dégradantes. Bref, on a la conscience d'avoir « *une relation d'intimité* » avec la délinquance... Mais, ce sentiment d'empathie à l'égard des délinquants, prévalait d'avantage hier qu'aujourd'hui car la situation a changé. Au fur et à mesure que la délinquance s'est diffusée de la marge à l'ensemble de la société, il est devenu difficile de discerner ses causes sociales réelles et de continuer à entretenir cette sorte de conscience commune, cette relation entre les délinquants et le reste de la société. La société japonaise ne se reconnaît plus dans ses délinquants.

On fait face aujourd'hui certainement à la montée du sentiment de l'insécurité. Mais, bien que rien ne démontre formellement la

croissance du nombre d'infractions graves, il semble plus évident d'attribuer cette montée du sentiment d'insécurité à une réaction sociale en chaîne, c'est-à-dire à une succession fortuite de crimes anormaux commis par des jeunes occupant une place critique dans l'actualité médiatique.

L'opinion publique exacerbée par la pression médiatique provoque la radicalisation de l'enquête policière (et souvent pré- et parapolicière) augmentant ainsi la suspicion envers les jeunes et amenant une croissance statistique brutale de la délinquance.

Ainsi, le nombre de vols aggravés commis par les mineurs a augmenté de 70 % entre 1996 et 1997, date à laquelle un lycéen de 14 ans à Kobe a décapité son ami.

Mais, ce que l'on devrait plutôt se demander, c'est la question suivante : pourquoi l'insécurité occupe depuis une dizaine d'années une place aussi importante dans le débat politique du pays le plus sûr ? Et, comment dans ce processus la base de socialisation des jeunes a-t-elle disparu ?

En 2003, « *Unique fleur dans le monde* », chanson de SMAP (le groupe le plus populaire de musique Jpop) a obtenu un brillant succès. « *Pourquoi on veut se comparer toujours ? Alors qu'on est tous différent, pourquoi on veut devenir le premier ? Comme ça, on est tous unique fleur et chacun a sa graine différente. Il faut faire tout ce qu'on peut pour exclusivement faire sa fleur... Ce n'est pas la peine de devenir numéro 1, chacun est par nature unique 1* ». Ces paroles sont aimées par les jeunes et les adultes. Aussi, depuis sa sortie, beaucoup de lycéens l'ont adopté comme chanson pour la cérémonie de remise de diplôme, en appréciant son caractère apaisant dans l'Empire des concours. Mais, parmi les psychologues et les sociologues, une polémique existe quant à la situation sociale qui a permis l'émergence de cette chanson. Ils y trouvent une sorte de changement de l'idée de l'homme, puisque pour eux, si le « *vrai soi-même* » est déjà donné et invariable, on n'a besoin ni d'activités, ni d'expériences sociales, ni de relations avec les autres, pour construire le « *vrai soi-même* ». Peut être alors devrait on revoir au Japon la politique de traitements des jeunes délinquants ?

Mais, qu'est ce que le « *vrai soi-même* » pour la jeunesse japonaise ? Takehiko Kariya indique une conception fataliste de la vie des jeunes, qui souligne plus « *l'attribut donné* » que « *l'attribut acquis* ».

\*Kazumasa Akaike est professeur de droit à l'université Ryukoku de Kyoto (Japon)

Selon son enquête, dans les années 70, plus le lycéen estimait haute ses capacités, plus il travaillait pour faire des études supérieures. Mais ce rapport s'est renversé dans les années 90. Plus le lycéen estime haute ses capacités, moins il travaille, ni n'entreprend d'études supérieures. En revanche, ce lycéen s'attache d'avantage à son originalité en cherchant le travail le plus adapté à cet « *attribut donné* », bien qu'il n'en connaisse pas véritablement le contenu. Ses recherches, inspirées par Pierre Bourdieu, montre aussi une bipolarisation récente des lycéens, entre ceux qui croient qu'ils n'arriveront à rien, et ceux qui croient qu'ils arriveront toujours au succès en travaillant dur. Mais ces deux types de jeunes, « *l'impuissant* » et « *l'omnipotent* », ont selon lui le même fondement fataliste et n'ont jamais de ressentiment contre la société, parce qu'ils ont peur du changement. C'est une mentalité récente au Japon.

Takayoshi Doi trouve, lui, que cette notion de « *vrai soi-même* » renvoie à un type de socialisation paradoxale. Il parle plutôt de « *la personnalisation* » et de « *la socialisation* ». Le premier concept concerne l'individu qui veut déployer son originalité et le deuxième celui qui veut acquérir une conscience plus normative, partagée par tous les autres. Mais, si tout le monde croit aujourd'hui que c'est bien d'avoir sa personnalité, c'est déjà un phénomène social. Autrement dit, cette croyance à la personnalisation est le fruit de « *la socialisation* ». Si les gens veulent être personnalisés, c'est parce qu'ils font leur la norme « *être personnalisé* ». Cette forme de socialisation est paradoxale pour les normes traditionnelles japonaises.

Grâce à son analyse « *constructionaliste* », l'auteur continue d'observer le caractère particulier de la jeunesse contemporaine. Il prend comme exemple la phrase « *avoir envie de vomir* », expression fréquemment employée par les jeunes pour exprimer leur dégoût aux personnes ou à la société. « *Vomir* » est, bien sûr, est l'image d'un phénomène physiologique, non pas psychologique ou social. L'image est choquante. C'est une réaction de rejet très violente pour la culture japonaise, son caractère absolu est très perturbant et très nouveau. Les jeunes, en défendant le « *vrai soi-même* » par cette phrase physiologique à caractère fortement symbolique, n'accordent plus d'importance aux fondements verbaux pour expliquer cette attitude. Ils veulent défendre leur « *vrai soi-même* » sous le mode de la pulsion violente et instable.

Il n'y a plus de médiation possible avec l'autre, ou alors sous la forme du heurt direct et violent. Le mode de « *la personnalisation* » et du lien avec les proches ne peut exister qu'à travers la communication à l'aide des média technologiques, e-mail et portable. Le palliatif technologique compense la faiblesse du « *vrai soi-même* ».

L'affirmation du « *vrai soi-même* » est devenue en quelque sorte une nouvelle quête sociale. De ce point de vue, on peut se pencher

sur les rapports entre les médias et les séries de suicides récents de lycéens, causés par les brimades dans la classe. Certains suicides étaient annoncés préalablement par des lettres adressées directement au Ministre de l'éducation. Il faut savoir qu'au Japon, face à ce type de suicide, la TV intervient de manière très rituelle. La cérémonie télévisée montre les proches réunis dans une dernière communion autour de la photo du défunt, un orateur est choisi pour raconter qui était le disparu en termes toujours flatteurs. C'est pour le candidat au suicide, l'assurance d'une sorte d'ultime expression du « *vrai soi-même* ». Les candidats aux suicides, tourmentés par la faiblesse de leurs « *vrai soi-même* », trouvaient dans cette ultime exposition future de leur personnalité la justification de leur disparition.

Depuis 10 ans, on voit souvent les manchettes des journaux attirer l'attention du lecteur sur les titres suivants : « *meurtre sans motif* », « *meurtre pour meurtre* », « *meurtre par plaisir* »... Le choix de vocabulaire est significatif et intéressant. Il montre que la société n'arrive pas à comprendre ou surtout qu'elle ne veut pas chercher à connaître les réels mobiles de ces meurtres. Les médias ont inventé cette terminologie et la société l'a reçue comme la chanson de SMAP. Le choix de cette désignation sert uniquement de justification pour la frange radicale de la société japonaise qui désire une politique plus répressive. Si le délinquant a la personnalité déjà achevée et sa vie déjà définie par « *l'attribut donné* », la tendance criminelle appartient donc elle aussi aux « *attributs donnés* », et ne pourra peut-être jamais être réformée. On n'a alors pas d'autres alternatives que de voir le jeune délinquant comme un objet inquiétant. Bref, le vocabulaire de mobile « *sans mobile* » est intériorisé dans une sorte de processus de socialisation désocialisant. C'est la peur et la volonté sans motif d'exclure, qui empêchent d'écouter les histoires des jeunes et de retrouver ainsi les fils conducteurs menant à la socialisation. La société japonaise a peur d'écouter les histoires de ses objets inquiétants. ■